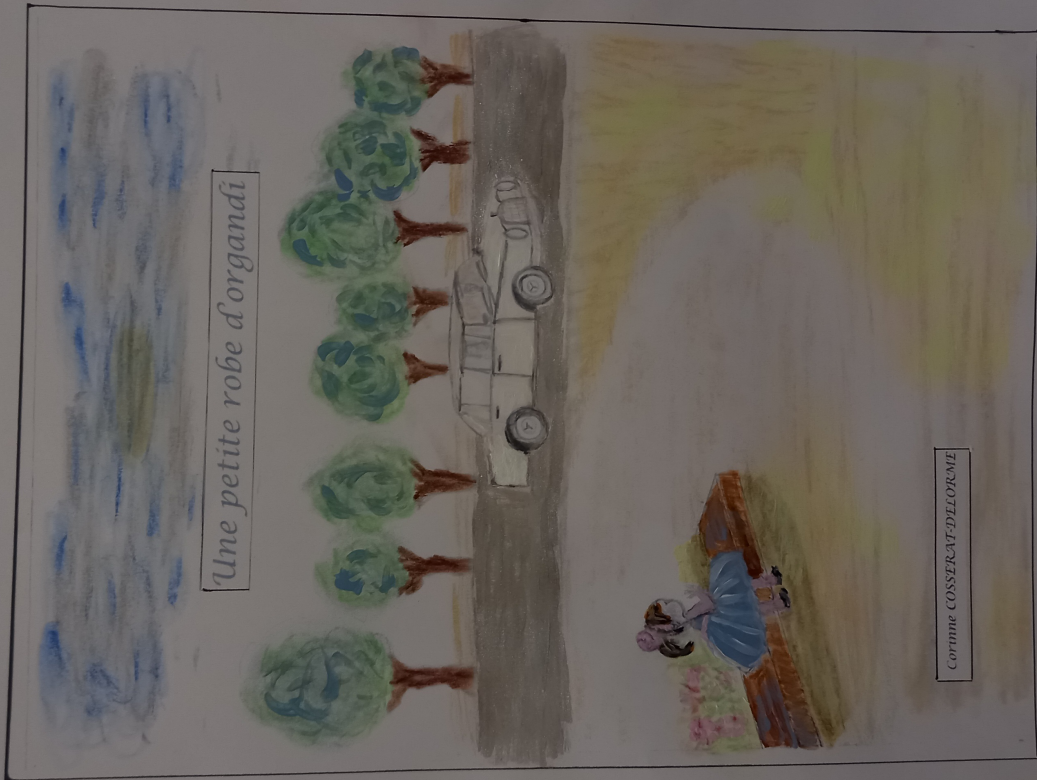


Une petite robe d'organdi

Comme CONSERVATIONNISTE



Corinne Cosserat-Delorme

Une petite robe d'organdi

© Corinne Cosserat-Delorme, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6635-9

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce fut la sonnerie de mon portable annonçant un message qui mesortit de mon rêve.

« Hello Garance, j'espère que je ne te réveille pas, je voulais être la première à te souhaiter un très joyeux anniversaire, j'ai hâte de te voir tout à l'heure pour fêter cet évènement dignement, bisous, à plus... ton amie Edwige »

Cinquante ans, je ne sais pas si je dois rire ou pleurer, je ne sais pas si je dois me lever ou me rendormir...

Une petite voix au fond de moi me rappelle qu'aujourd'hui, en ce jour mémorable, je me suis octroyé une journée de repos. Voilà qui était parfait, j'allais traîner sous ma couette encore de longues minutes. Si longues que le sommeil s'emparait à nouveau de moi et me replongeait dans le clair-obscur de mes nuits mouvementées.

« Elle avait sans doute 4 ans, elle était assise sur un muret, elle portait une robe bleu clair, des chaussettes assorties et des souliers vernis à boucles, un ruban de velours nouait ses cheveux. Elle regardait une voiture blanche garée un peu plus loin devant elle. À l'intérieur, une dame était assise côté passager, elle lui envoyait des baisers, elle ne la quittait pas des yeux, elle paraissait triste, encore quelques secondes, et soudain la voiture démarre et disparaît dans le

lointain... »

Le rayon du soleil qui entrait dans ma chambre m'éveilla en douceur par ce matin de mes 50 ans et je décidai que j'allais passer une bien belle journée.

Je me levai, en ouvrant les volets, je fus surprise par la clarté qui s'engouffra dans ma chambre. J'admirai quelques instants la campagne environnante, j'écoutai les oiseaux chanter, le calme de mon village me rendait sereine chaque jour un peu plus.

Je descendis dans ma cuisine me préparer un café, je saisis une tasse et y versai une bonne dose de ce précieux liquide, il allait falloir au moins ça, voire le double pour ingérer l'évènement du jour !

Pourtant, je n'allais quand même pas me laisser envahir par la nostalgie, après tout, qu'est-ce que cela changeait ? À bien y réfléchir, pas grand-chose, d'ailleurs en jetant un rapide coup d'œil dans la vitre de mon four qui reflétait mon image, je ne vis rien d'effrayant, alors à quoi bon s'inquiéter...

Je remontai à l'étage me préparer, il faisait si beau que j'eus envie de mettre une de mes robes d'été, c'est là que j'ai quand même compris que problème il y avait...

La cinquantaine n'était donc pas si inoffensive que cela !

Consternée, je me posai sur le rebord de mon lit et j'attendis, je me demandai comment ce changement corporel ne m'avait pas interpellée avant, je n'avais rien vu arriver, ou alors j'avais nié la transformation au fil des jours. Maintenant, il fallait agir, je n'allais pas me laisser abattre, je fis un bond rapide et me dirigeai à nouveau vers l'armoire, j'y saisis un pantalon et une tunique en lin qui feraient très bien l'affaire en attendant.

Il faisait beau dehors, j'ouvris le coffre de ma voiture et y glissai tout mon attirail de peinture. Je démarrai et pris la direction d'Eury, les fenêtres grandes ouvertes laissaient s'engouffrer dans l'habitable une brise légère aux subtiles odeurs de fleurs d'été, de foin coupé, de rosée matinale. Il ne me fallut pas plus de dix minutes pour arriver chez Jeannine. Sa grande maison aux volets bleus apparaissait au bout du chemin, quel bonheur.

Chaque mois, Jeannine nous donnait rendez-vous chez elle pour passer une journée dans son atelier et nous donner de précieux conseils.

En arrivant, je vis qu'Edwige était déjà là, elle m'attendait.

— Hello Garance, comment vas-tu ? Tu as l'air toute joyeuse, toute belle en ce jour d'anniversaire.

— Bonjour ma petite Edwige, je vais bien, mais je me sens, comment dire, un peu différente, un peu dans l'embonpoint si tu vois ce que je veux dire...

— Vraiment pas de quoi en faire une crise, un peu de légumes verts et du poisson, un peu de sport et tout cela va disparaître, fais-moi confiance !

— OK, j'y crois...

— Allez viens, on va dire bonjour à Claire.

On se dirigea dans l'allée du jardin qui menait à la cuisine. Claire, la fille de Jeannine, était aux commandes du déjeuner. Chaque fois, elle nous concoctait de fabuleux repas. Une odeur subtile et épicée pénétrait déjà par nos narines et réveillait joyeusement notre appétit.

— Bonjour, les filles, comment allez-vous ?

Claire avait notre âge et s'adonnait merveilleusement bien à imaginer toutes sortes de nouveautés culinaires pour le plaisir de tout le groupe. Dans la cuisine trônait un piano à l'ancienne, où étaient posées deux marmites en pleine action,

avec à l'intérieur un savoir- faire incontestable. Elle nous offrit à chacune un café et nous dûmes vite nous enfuir de peur de sombrer dans l'une des cocottes, trop attirées par l'odeur qui s'en dégageait.

— Garance, je pense que la journée va être formidable !

— Je n'en doute pas une seconde, Edwige !

Jeannine nous accueillit à bras ouverts dans son atelier, elle était installée derrière un chevalet sur lequel était posée une grande toile. Elle avait décidé de peindre un potager.

Nous fîmes le tour de l'atelier pour saluer toutes les dames. En général, le groupe ne variait guère, parfois un homme se joignait à nous mais c'était rare. Elles étaient déjà toutes à l'œuvre. Nous avions un réel plaisir à revenir dans ce lieu.

Nous nous installions au fond de la pièce près d'une fenêtre qui nous apportait la lumière nécessaire. L'odeur de la térébenthine nous apportait un certain bien-être, elle nous mettait en condition pour replonger dans notre tableau. Edwige avait commencé le mois dernier à peindre l'entrée d'une maison, on y distinguait une commode où étaient déposés divers objets éclairés par une lampe. Plus loin, une porte à double battant s'entrouvrait sur un escalier montant vers un jardin. Edwige se laissait souvent emporter dans des délires de perspective qui finissaient par la rendre un peu chèvre ! Heureusement, Jeannine, cette magicienne du pinceau, redonnait en quelques secondes à ses apprentis le fil à suivre. Les couleurs s'épandaient sur les toiles comme par magie.

La porte de l'atelier était ouverte, une prairie apparaissait, des oiseaux sifflaient des mélodies d'été, une légère brise faisait s'entremêler les feuilles des arbres d'où émanait un langage champêtre. Le calme régnait en maître en cet instant donné, du pur bonheur, à peine le son d'une mouche venue nous rendre visite pour nous rappeler qu'on était bien là. Non, nous ne rêvions pas, nous

étions assises au milieu d'un espace restreint, envahi de livres, de tubes de peinture, de pinceaux, de toiles, nous étions là et nous y étions parfaitement bien.

— Dis-moi Garance, tu commences quoi aujourd'hui ? m'interpellamon amie.

— Je ne sais pas trop encore, tiens, peut-être ce bouquet, les couleurs sont belles, ça pourrait bien rendre sur une toile ovale, qu'enpenses-tu ?

— C'est vrai, les tons sont chauds, c'est une bonne idée et ça devrait être agréable à réaliser, je crois. Allez, c'est parti, je me lance.

Et c'est comme cela que chaque mois revenait notre dose de bonheur qui nous était devenue indispensable. Nous puisions jusqu'au bout des dernières minutes de la journée pour nous en rassasier le corps et l'esprit afin de pouvoir patienter un mois.

Cela durait déjà depuis quelques années et c'est là que j'ai fait la connaissance d'Edwige. On s'est tout de suite bien entendues et une amitié est née, simple, sans appareil, mais sincère et très généreuse. Au fil du temps, nos tableaux s'amélioraient et nous en devenions presque fières. Nous avions appris à nous connaître à travers la peinture, et petit à petit, chacune connaissait davantage l'autre.

Nous n'avions pas vu le temps passer, il était 13 heures quand Pierre, le mari de Jeannine, sonna la cloche.

— Je crois que c'est l'heure, mesdames, le repas est prêt.

Quand elle dit « repas », je pense « festin », car la fête des papilles arrive au galop, et là, c'est le comble de la joie pour nous toutes. Nous prenons place à table dans la maison de Jeannine et chacune entame une conversation. La bonne humeur règne à cette tablée et Jeannine en est l'instigatrice par son art de raconter des histoires passionnantes et nous transporter dans son univers. Ces repas ont le don de nous envoyer une bouffée de magie, nous nous y sentons bien,

nous mangeons des délices, nous buvons du vin, et nous racontons des histoires que seuls ce lieu, ce groupe peuvent faire émerger.

En ces instants précieux, rien ne saurait venir nous perturber, c'est à chaque fois une parenthèse de bien-être dont seules nous pouvons jauger de la dimension.

Ce jour-là, quand nous avons eu fini le dessert, Jeannine est allée chercher une boîte qu'elle avait retrouvée dans son grenier. À l'intérieur, il y avait une paire de toutes petites chaussures, minutieusement emballées dans du papier de soie. Un vrai trésor, Jeannine était émue de nous montrer ses premières chaussures. Nous pûmes les admirer de près, ces précieux souliers dataient des années 1940, ils étaient blancs avec une boucle.

Edwige remarqua mon air étonné, je ne savais pas pourquoi ces chaussures me mettaient mal à l'aise. Je les reposai rapidement dans leur boîte.

Il nous fut servi ensuite un café que nous avalâmes rapidement afin de pouvoir retourner dans l'atelier.

Edwige partit sur le chemin devant la maison fumer une cigarette. Quand elle revint, je m'étais remise à peindre, un peu ailleurs, un peu perdue dans des pensées floues. Mon pinceau allait machinalement chercher les couleurs sur la palette pour revenir sur la toile et le bouquet se construisait sans que j'y prête vraiment attention.

Je voyais malgré tout le visage d'Edwige, mais elle n'osait pas me questionner. Elle continuait à se débattre avec ses perspectives lorsque soudain, des lumières l'éclairaient et son tableau prenait forme. Les tons gris, turquoises qui en ressortaient, n'étaient pas déplaisants, et je finis par l'encourager.

Edwige saisit ce moment pour me demander si j'allais bien.

— Garance, je te trouve mystérieuse tout d’un coup, ce ne sont tout de même pas ces petites chaussures qui te rendent nostalgiques ?

« Nostalgique », c’était exactement le mot que je cherchais, c’est ça, j’étais nostalgique, mais pourquoi ? En quoi ces chaussures d’enfants si anciennes pouvaient-elles m’amener vers cet état d’esprit, je ne comprenais pas.

— Je ne sais pas, Edwige, je suis dans des pensées floues, c’est comme si cette boîte avait essayé de me transmettre un message.

— Je vois, et il dit quoi ce message ?

— Il me transporte vers l’inconnu, je n’arrive pas à déterminer le sujet, j’ai l’impression d’être dans le lointain, je ne comprends pas.

— OK Garance, je vais t’expliquer, tu as 50 ans, tu fais un retour en arrière, c’est normal, mais ne t’inquiète pas, ça va passer. Allez, détends-toi, on est si bien ici, et puis vraiment, tu as l’air si jeune, à ta place, je ne me poserais plus de questions ! Je vais te dire, 50 ans c’est la belle vie, la sérénité arrive au galop, la liberté dans ta tête.

Edwige avait sûrement raison, j’étais en crise, j’allais me reprendre. Mine de rien, mon bouquet prenait forme, toutes ces dames de l’atelier m’encourageaient, certaines exagéraient dans leurs compliments et ça faisait bien rire Edwige. Sur ce, Jeannine, attirée par ces dires et curiosité oblige, se dirigeait vers moi et scrutait mon œuvre. Forcément, elle allait en découdre avec le bouquet et ses couleurs. C’est ainsi qu’elle prit ma place, un pinceau, ma palette, et soudain, magistrale, elle se mit à donner de nouvelles nuances, de nouvelles formes, de l’ombre par-ci, de la lumière par-là, elle ne pouvait plus s’arrêter, et soudain les fleurs s’épanouissaient sous nos yeux ébahis.

Quelle magicienne, cette Jeannine, les dames en restaient muettes d’admiration. Parfois elle prenait tellement goût à nous amener vers le réel du